

portrait d'enseignant

Myriam Horman



Myrriam Horman enseigne à l'école Decroly en primaire. Elle pratique la danse dans sa classe depuis de nombreuses années et chemine avec Pierre de Lune depuis 2009. Après avoir travaillé avec les danseuses Nathalie Boulanger et Miko Shimura, elle a collaboré ces dernières années avec le danseur Javier Suarez.

Claire Gatineau : Quelle est l'origine de ton désir d'enseigner ?

Myriam Horman : Ma mère était institutrice, et elle a aussi été directrice. Je me rappelle qu'enfants, nous avons passé beaucoup de temps dans la cour de l'école à l'attendre. Surtout, je l'ai toujours vue se passionner, travailler avec plaisir et enthousiasme. Elle a toujours été en réflexion. De mon côté j'ai été très sensible dès la 2^e primaire aux enfants qui avaient du mal. Je ne trouvais pas ça juste. En 5^e et 6^e primaire j'aimais beaucoup aller dans la classe du jardin d'enfants, faire des tris, jouer à la maîtresse. Puis j'ai mis beaucoup de temps à trouver ma voix/voie, à accepter que c'était ça que je voulais faire. J'ai commencé l'école normale à 26 ans. Maintenant rétrospectivement je me dis que c'est pas mal d'avoir tâté d'autres études avant, parce que l'école normale a été un peu décevante.

Comment ça s'est passé après l'école normale ?

J'ai fait une année comme professeur d'adaptation, remédiation à mi-temps dans l'enseignement ordinaire et j'avais un autre mi-temps comme professeur de morale et d'adaptation dans l'enseignement spécialisé et ça c'était une expérience très dure. Puis, dès la deuxième année j'ai été titulaire de classe dans l'enseignement communal à Ixelles, dans un milieu relativement privilégié. J'ai appris mon métier là et je me suis vite posé des questions sur le poids de l'institution envers mon travail et envers les enfants. J'avais besoin d'air. A l'époque j'ai fait des formations à la Montagne Magique et notamment un stage avec Nicole Moussoux. Avec les participants, on a tellement aimé, qu'on a demandé à une des danseuses de former un groupe autonome. On s'est retrouvé tous les mois, pendant plusieurs années. Depuis lors je fais des projets danse dans ma classe presque tous les ans.

La continuité ce sont les projets danse, mais toi... ?

Mais moi je ne me sentais plus en accord... Je ressentais très fort la violence de l'institution envers les enfants. Chaque enseignant avait ses qualités, la question n'est pas là, mais il n'y avait pas une base commune disant : on prend en compte la globalité de l'enfant. Si j'allais discuter de ça avec mon di-

recteur, il me répondait : "discipline". Et moi je lui parlais d'autre chose. Je parlais de cet enfant qui était en difficulté. Qu'est-ce qui se passait pour lui ? Comment je pouvais l'aider ? Qu'est-ce que je mettais en place ? Et il n'y avait pas de réponse. Moi j'étais en difficulté et je ne trouvais pas d'interlocuteur.

A l'époque, on avait fait pour mon fils le choix de l'enseignement communal par philosophie, par choix politique, mais il n'y était pas bien. On a décidé de l'inscrire à Decroly. Son père y avait fait ses études, sa grand-mère y avait travaillé pendant 30 ans. Decroly était un élément très fort dans leur vie. Moi j'avais du mal avec l'esprit "entre soi". Je viens d'un autre milieu. Mon école primaire c'était la petite école libre de quartier derrière la cité, c'était populaire. Mais quand je suis allée inscrire mon fils, en entendant la directrice parler comme elle parlait de l'école et des enfants, je me suis dit : "C'est possible". J'ai postulé, et après 3 ans d'attente, j'y ai enseigné.

Qu'est-ce qui caractérise la pédagogie de cette école ?

C'est une pédagogie active centrée sur les intérêts de l'enfant. Chaque apprentissage suit la démarche scientifique, part de l'observation. On observe, on émet des hypothèses, on fait des liens, on exprime.

On part toujours du concret. Dans les petites classes, ils apportent des surprises avec lesquelles on construit les apprentissages. C'est beaucoup plus vivant. Il y a une intelligence dans la façon d'articuler les apprentissages. On apprend parce qu'on est occupé à faire une tâche spécifique, parce qu'on jardine, parce qu'on cuisine, parce qu'un matin on découvre que Lapinette a eu 6 petits...

Et la base de mon travail à moi c'est aussi l'observation ; observer le groupe et chaque enfant.

Tu parlais tout à l'heure de la violence de l'institution envers les enfants. Est-ce qu'il n'y pas a une violence inhérente à tout groupe humain ?

En arrivant dans cette école, j'y ai trouvé moins de violence, un respect évident des enfants.

Ce qui change pour moi aujourd'hui, c'est que je me sens aussi porteuse d'une certaine violence. On prend en effet l'enfant dans sa globalité et on cherche son déve-

loppement intellectuel, physique, social, artistique... Mais je me demande si face à un enfant en difficulté, j'accepte vraiment qui il est, ce qu'il fait. Quels sont mes moyens, mes outils ? Est-ce que je renvoie à cet enfant qu'il est inadéquat parce qu'il perturbe ? Est-ce que le groupe doit supporter ça ? Comment faire pour que la difficulté ne prenne pas toute la place ? Parce que ce n'est pas l'enfant qui la prend, c'est sa difficulté, et c'est ça qui est terrible. Ce sont des questions qui ont parcouru chaque année. J'étais à la recherche d'outils.

Et vers où es-tu allée ?

L'été passé j'ai fait un stage de Pédagogie Institutionnelle organisé par le CGé (Changement pour l'égalité).

En classe, au fil de l'année, on construit et on vit des institutions. Ce sont des lieux et des temps de parole, des temps d'organisation du travail et de régulation des relations. La violence peut y être parlée plutôt qu'agie.

L'enfant est un vrai sujet, pas seulement un apprenant. Par exemple, tous les matins on commence avec le "Quoi de neuf ?", qui est un moment de parole libre. Les enfants qui le souhaitent s'inscrivent à l'aide de leur étiquette prénom, ils anticipent. Puis on vient au tour de parole. Les règles c'est qu'on ne se moque pas, que ce qui est entendu reste ici et qu'on ne fait pas de commentaire. Je dis : "Le quoi de neuf est ouvert" et le tour de parole démarre. Quand c'est fini, je dis : "le quoi de neuf est fermé". L'enfant y apporte des choses vraies ou fausses, imaginaires, fantaisistes ou parfois très sensibles. C'est accueilli, ils le déposent.

On finit la journée avec le "Ca va, ça va pas". Chacun dit : "Ca va", "Ca va pas" ou "Ca va couci-couça". Au deuxième tour de parole les "Ca va pas" peuvent expliquer s'ils le veulent. Une fois par semaine on fait "le conseil" avec un ordre du jour qu'on établit ensemble. Pendant le "conseil" il y a un moment "je critique, je félicite, je propose". Depuis quelques temps ils me critiquent aussi : "Myriam je te critique, le calendrier n'est pas à jour". Ou "Myriam, gêneuse parce que tu es intervenue".

Intervenue dans la prise de parole d'un enfant ?

Oui, et ce sera un point du prochain conseil.

Quelle est ma place en effet? Peut-être que l'année prochaine, quand ils seront en 2^e année, ils seront présidents de séance, pour l'instant c'est moi qui préside. Je donne la parole et parfois j'interviens. En effet c'est une question. Quel est mon rôle, mon statut, ma posture? Souvent je suis épatée par la façon dont ces enfants de 6, 7 ans interviennent, par la manière qu'ils ont de proposer des choses très pertinentes, justes, sensibles. De cette manière, quand un enfant de la classe est en difficulté je ne suis plus dans une relation duelle avec lui. Le groupe dit: "On a un souci" et moi je dis: "Qui a des propositions?". On discute, "Je propose que...", "Est-ce que ça c'est possible?" Parfois certains proposent que l'enfant aille en prison en dessous du bac à sable (rires). Là, je suis la garante. Mais ce n'est plus moi qui suis tout le temps en train de faire la leçon. La nécessité du groupe, du bien-être de tous fait que les enfants vont grandir et accepter sa loi et pas ma morale à moi.

La philosophie c'est qu'avec ces institutions, ou encore d'autres pratiques comme la pratique du texte libre, les enfants sont vraiment acteurs et moteurs de leurs apprentissages, ils prennent/trouvent leur place et prennent des responsabilités s'ils le souhaitent.

Fais-tu des ponts avec les ateliers danse que tu mènes dans ta classe?

C'est naturel. Mais maintenant je définis mieux cette parenté. Dans la danse, on est

dans un langage sans les mots qui est très intime. Il n'y a pas de jugement de valeur. Ta physicalité est ce qu'elle est et tu ne dances ni bien ni pas bien. Tu t'engages bien ou pas. Tu t'engages vraiment ou tu fais semblant, c'est ça qu'on met en valeur. Dans notre atelier danse on a mis en avant les valeurs de participation, d'engagement, d'investissement, de respect des autres et de soi, de curiosité, de créativité, de solidarité, de coopération, de poésie aussi. Et je trouve en effet qu'il y a un lien direct avec la Pédagogie Institutionnelle. Si chacun a une place, quand on est en difficulté on fait une critique en sécurité et le groupe essaye de trouver une réponse.

Même si ce n'est pas formalisé exactement de la même manière dans l'atelier danse. Par exemple, l'entrée est très ritualisée. Je fais entrer les enfants un à un en respirant. Ils s'assoient en cercle et je fais l'échauffement en silence. Javier poursuit, on se met en danse. A la fin de chaque séance on se remet en cercle pour un moment de parole. Le cadre est très clair. De plus en plus je vois l'importance du cadre. Ça aide à savoir dans quoi on est, et ce qu'on est en train de faire. A chaque fois qu'il y a du bazar dans ma classe, c'est que les enfants ne savent pas ce qu'ils font, pourquoi ils le font. Dans l'atelier danse, on est aussi dans le respect de l'enfant. Ça m'aide aussi. Parfois je suis touchée par la poésie de l'un d'eux, que je ne percevais pas bien, avec lequel j'avais du mal à entrer en contact. Et là, je le vois danser, ça me touche

et ça m'ouvre sur lui, sur son univers. Ça m'aide à être plus indulgente, plus ouverte, à faire tomber la pression parfois. Et puis ça assouplit, c'est un moment de joie, de plaisir.

Tu croises peu à peu ces deux pratiques?

Oui, je vois le lien. Prendre l'enfant dans sa globalité, qu'est-ce que ça veut dire? Il y a quelque chose qui n'est pas si aisé que ça. Est-ce qu'on demande à l'enfant quand il rentre en classe d'abandonner son intimité, son imaginaire, son inconscient, son désir, pour apprendre? On le priverait de tout ce qui est vivant en lui, de toute sa réserve de choses intimes, vivantes, profondes, qui sont le moteur-même pour apprendre et pour grandir. La danse est une chose très intime, humaine. Elle s'adresse à la part authentique de chacun. Au début je n'osais pas mettre ces mots-là sur ce que nous faisons parce que pour moi c'était très important de garder la distance juste avec les enfants, de ne pas aller questionner leur intimité. Ici, la personne s'exprime parce qu'elle a la place de le faire. Le lien est là.

Trouver une place pour chacun...

Danser est une expérience intime de liberté. Éprouver qu'on est vivant, en lien profond avec soi-même et peut-être même avec les autres.

Je voulais donner cette opportunité aux enfants en classe.

Claire Gatineau.

